

Et les deux jeunes gens s'embrassèrent. Puis, Eugène rougit, se retira vivement, comme s'il se reprochait, d'avoir, entraîné par la sympathie, cédé à un état d'affection trop familière.

— Monsieur.... — balbutia-t-il.

— Allons, allons, pas sur ce ton ! — interrompit Arnold. — tu sais bien qu'à Rome nous avions supprimé le monsieur. Il n'y a entre artiste d'autre distinction que le talent, et voici un St. Martin qui doit me faire baisser les yeux devant toi. Si cela ne suffit pas à te convaincre, j'ajouterai que je suis mille fois plus bohémien que toi, car, d'honneur il me reste pour tout patrimoine l'avenir ; quant au présent, je n'ai pas même la propriété de mes compositions, que tout le monde, excepté le pape, a trouvées ridicules.

— Vous oubliez Rossini et l'Italie entière.

— Et tu, oublies, toi, que le *vois* me sonne mal à l'oreille. Je te prie donc, une fois pour toutes, de n'y plus revenir.

— Puisqu'il le faut, absolument, je dirai *tu* ; mais je dois avouer que dans ma bouche ce monosyllabe m'a toujours fait l'effet d'un blasphème, lorsqu'il s'adresse à.... toi.

— A propos, — dit Arnold, passant brusquement, selon sa coutume, d'une idée à une autre, — j'ai terminé le chant de Sinaï ; je ne puis te donner ici la moindre idée de mon essai, n'ayant pas même un piano ; mais, viens dans la campagne, nous causerons.

— Volontiers, car je me souviens de ta villa d'Ascani . . .

— Qui te parle de villa ? mon pauvre Eugène, je ne suis pas même assuré de posséder légitimement l'habit qui me couvre ; car il doit y avoir un *quiproquo* dans cette malle. J'ai voulu dire qu'à la campagne, à défaut d'instruments, j'aurai la voix des vents à travers les cimes dépoluées de quelque bois solitaire, le grémissement du fleuve, et ton âme qui s'ouvrira plus grande sous un horizon plus large. Viens, Eugène, nous parlerons du ciel et de l'art, et nous saisirons quelques notes du concert éternel, quelque sublime reflet de la face de Dieu, incliné sur le monde pour entendre monter nos soupirs, et nous faire entrevoir l'idéal que tout comprime ici-bas. Viens, Eugène, car les muraillés me pèsent ; je suis un enfant du désert, je ne respire que dans la solitude.

Arnold était devenu un autre homme. Il parut si beau, si grand aux yeux de son ami, que celui-ci ne put se défendre d'un sentiment d'admiration profonde et presque de frayeur.

Ils sortirent de Paris par la barrière d'Ivry, et, après un long détour, descendirent à la Seine, et quoique le vent du nord, soufflât toujours, vinrent, échauffés par la marche, s'asseoir au confluent de la Seine et de la Marne, à quelques pas de la cabane du pêcheur malade.

Là, une scène horrible et déchirante s'ouvrît à leurs regards.

Jules de Tournefort.

(A continuer.)

Variétés.

Le curé de campagne.

Le temps des martyrs n'est point passé ; si l'on ne verse plus le sang des apôtres, si l'on n'invente plus contre eux des supplices, il y a toujours des croix à porter ; il y a l'inidifférence du siècle à combattre, des misères humaines à racheter, d'auers calices à boire jusqu'à la lie. C'est surtout pour le curé de campagne que le sacerdoce a des couronnes d'épines.

Le curé de campagne n'a pas d'enfance ; dès ses plus jeunes ans, les austères études du séminaire compriment les bonds impatients de son jeune cœur, et s'il connaît quelquefois les angoisses des impétueuses passions, il ignore toujours leurs plaisirs et ne les étudie que pour en apprécier les dangers et pour les combattre avec avantage. Mais quand on l'a investi de son humble royaume, loin des villes où le culte est souvent dédaigné, où cependant les âmes intelligentes sont nombreuses et où la parole sainte peut être comprise ; quand il se voit seul au milieu de préventions aveugles, c'est alors qu'il doit s'armer d'un inébranlable courage, d'une foi vive d'une charité ardente, d'une espérance invincible.

Seul !... C'est bien cruel pour une âme chrétienne, une âme qui tout en se nourrissant de fraternité et de piété, tout en épanchant des parfums spirituels et en se faisant heureuse du bonheur des autres, a aussi besoin d'être comprise, appréciée, aimée.

Mais, brisé dès long-tems à tous les sacrifices, le curé de campagne finit par triompher de l'isolement et ne plus demander aux jouissances du cœur que ce qu'elles ont de désintéressé, de céleste : il va s'efforcer de combler l'intervalle qui le sépare de ses ouailles, et, descendant des hauteurs de la pensée où il se rapprochait de son Dieu, relever et soutenir de pauvres êtres qui rampent asservis aux besoins grossiers du corps et aux ténèbres de l'instinct et de l'ignorance. Il guérira les plaies morales, et améliorera la condition matérielle. Dans le cœur des hommes, il détruirra les rivalités et les haines ; il agrandira leur raison, déracinera leur préjugés, les accoutumera à s'aider les uns les autres. Aux épouses, aux mères, il redira leurs devoirs, et comment un élève des enfans pour la terre et pour le ciel ; aux enfans, il apprendra à prier et à bénir ; en un mot, le curé de campagne sera tout la fois le missionnaire de la civilisation et le missionnaire du salut.

Il est en chaire ! Ecoutez sa parole, elle n'est si simple, si familière et si facile que parce qu'il l'a péniblement travaillée pour la rendre naïve et claire. Comme il entre dans tous les besoins de ces bonnes gens ! comme il pénètre leur rebelle nature ! comme il glisse avec souplesse à travers les ronces de leur intelligence ! Humble éloquence qui ne dépasse pas la dernière chaumiére du village, mais qui resplendit au ciel à l'égal des gloires de Bossuet et de Massillon !

Pauvre lui-même, il trouve encore le moyen de porter le pain de l'aumône, dans la cabane du pauvre. Au lit des malades,

il est souvent le médecin de l'âme et du corps. Vienne un fléau épidémique, il faut combattre la peur, l'égoïsme et la superstition ; il faut remplacer au chevet du mourant le fils, l'époux ou le père, qui ont fui la contagion ; le curé de campagne est encore là, il est là, toujours fidèle à toutes les infortunes ; son dévouement est de tous les instants et de toute sa vie, et Dieu seul le comprend et le récompense ; car nous sommes toujours au tems des martyrs !

SUR LA LIMITÉ DES SONS GRAVES ET AIGUS ET SUR UN NOUVEL USAGE DES DIAPASONS. — Après des expériences faites avec soin, M. Despretz, membre de l'Académie des sciences, est arrivé à constater : 1° qu'il n'est pas démontré aujourd'hui que l'oreille humaine puisse apprécier, classer des sons au-dessous de 32 vibrations simples par seconde ; 2° que l'oreille humaine peut entendre, apprécier, classer, avec plus ou moins de difficulté, des sons depuis 32 jusqu'à 73,000 vibrations simples par seconde. La médecine ne pourra pas tirer parti de petits diapasons de *ut* à *ut*, avec ou sans caisse consonante, pour reconnaître la sensibilité croissante ou décroissante dans le traitement des affections de l'organe de l'ouïe ? L'effet que produit un diapason de *ut*, quand on le pose sur le front ou sur la poitrine, est peut-être une indication d'efficacité de l'emploi de cet appareil en médecine ; sur le front, il produit un étonnement, un ébranlement semblable à celui que cause une douche. Les diapasons moyens munis de caisses consonantes, isolées ou disposées en accords, ne produiraient-ils pas de beaux effets par leur réunion avec le piano ou avec de petits orchestres ? Une série de diapasons moyens, que M. Despretz a mis sous les yeux de l'Académie et qu'il avait fait construire pour représenter la succession des harmoniques d'une corde, ou d'un tuyau ouvert, ont étonné tout le monde par la beauté et la pureté des sons,

Agriculture.

CULTURE ET PRÉPARATION DU LIN.

Manière de le sarcler : — Sarcler le lin aussitôt qu'il a atteint quelques pouces de hauteur, et qu'on peut le distinguer facilement des mauvaises herbes. Une des grandes causes de la supériorité du lin étranger provient de la peine que l'on se donne pour le sarcler ; on est sûr que la récolte dédommagera par ce moyen de toutes les dépenses que l'on aura encourues. Ce sarclage est fait à l'étranger par les femmes et les enfans qui, avec des haches épaisse autour de leurs genoux, se traînent par terre. Ce qui fait beaucoup moins de dommage aux jeunes plantes que de marcher dessus. Ils travaillent aussi, en faisant face au vent ; de manière que les plantes, en les pressant, peuvent se relever encore et qu'on peut leur aider à reprendre leur position naturelle. Ce fait prouve quelle attention minutieuse l'on donne à chaque circonstance qui peut affecter en aucune manière la récolte. La plante tendre pressée de cette manière en revient bien vite ; mais lorsqu'on la tortille ou qu'on l'aplatis de différentes manières, elle en revient rarement.

